

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Ensc
Coc
ADT
10-5-44
N°



Enfants dans les rues de Saigon.

(Bois gravé de Ngô-van-Hoa.)

VOTRE INTÉRÊT

VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux
**BONS DU TRÉSOR
INDOCHINOIS**

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 \$ 50

remboursables

au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 \$ 50

remboursables

au gré du porteur

au pair	à TROIS MOIS	de date
à 100 \$ 60	à SIX MOIS	de date
à 101 \$ 20	à NEUF MOIS	de date
à 102 \$	à UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5^e Année - N° 196

1^{er} Juin 1944

Édité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE - DE - RHODES
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc. doit
être adressés à la Revue "INDOCHINE"
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :

Un an : 25 \$ 00, 6 mois : 15 \$ 00

Etranger :

Un an : 35 \$ 00, 6 mois : 20 \$ 00

Le numéro : 0 \$ 50

SOMMAIRE

Enquête sur les nouveaux destins de l'intelligence française. — L'humanisme français, par Mario MEUNIER.

Petit historique des îles Poulo-Condore, par J. C. DEMARIAUX.

Quelques jonques de pêche tonkinoises, par I. G. P.

Mœurs et coutumes du Viêt-Nam. — Un rite important dans la cérémonie du mariage : la confrontation des âges des deux fiancés, par D.

La fête de la Garde Civile de Cochinchine sera célébrée le 7 juin, par G. C.

Tournée d'inspection au Kontum, par F. P. ANTOINE.

Abonnements : Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Changements d'adresse : Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 \$ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

ENQUÊTE SUR LES NOUVEAUX DESTINS DE L'INTELLIGENCE FRANÇAISE

L'humanisme français

par Mario MEUNIER

(*La France de l'esprit*, Paris, 1943.)

TANT que l'âme française, si meurtrie qu'elle paraisse, entretiendra le culte de cette haute culture, dont la tradition, sous le nom d'Humanisme, fait corps avec l'idée que l'on a de la France, elle gardera toujours sa raison de vivre, sa volonté d'agir et sa foi en elle-même. Héritière la plus noble de ce qu'il est de plus digne dans la pensée antique et de plus fécond dans la pensée chrétienne, elle n'a, pour rester grande et assurer la continuité de son rôle, qu'à persister à poursuivre l'exploration de ces trésors de sagesse, d'intelligence et de science que lui laissèrent, comme une promesse de vie et d'immortalité, l'esprit d'Athènes et le génie romain.

Pour une large part, en effet, c'est la culture française qui a mérité d'être, en dépit de toutes les vicissitudes qui sont venues entraver son destin, la continuatrice la plus humaine, la plus vivante et souple de cette civilisation gréco-latine, dont les vertus formèrent l'esprit et le cœur de notre vieille Europe. Ce que la France a été jusqu'ici, en rayonnant la gloire et d'Athènes et de Rome, elle se doit, pour rester fidèle à sa mission et à son influence, de l'être encore dans cette Europe nouvelle où toutes les nations, espérons-le pour le salut de tous, se sentiront solidaires de cet esprit d'ordre et de compréhension, de juste mesure et de raison commune, qu'excelle à créer le véritable Humanisme.

Par un dessein presque providentiel, les artisans les meilleurs de la pensée française ont survécu, comme nos cathédrales, au désastre sans nom qui submergea le sol de la Patrie. Les vétérans sont toujours à leur poste : avec une ferveur accrue par une conscience plus nette de son urgence et de sa nécessité, ils continuent à poursuivre leur tâche, et avec la même confiance tenace et résolue qui pousse le paysan à labourer sa terre, ils ne se lassent pas de féconder le champ de leur activité. Quant aux plus jeunes, les uns se forment et se

mûrissent en s'appliquant à surmonter la défaite par un labeur acharné, en s'efforçant avec une ardeur multipliée par l'épreuve, de retrouver leur âme dans l'âme de la France, d'interroger les héros et les sages qui nous apprirent à nous créer par nous-mêmes, à nous rénover en utilisant nos malheurs, et à garder à notre beau pays le visage qu'imagina pour lui la mâle persévérance de ceux qui en voulurent la grandeur et la force. Les autres se trempent et se recueillent dans l'âpre et nostalgique exil des camps de prisonniers. J'ai connu pour ma part, durant près de quatre ans, le tourment journalier d'être parqué dans un enclos de barbelés, et je sais quelles leçons de sagesse vécue, malgré la dissolvante tristesse de ne jamais être seul et d'être privé de toute solitude, il est permis de tirer du permanent contact de ces hommes qui n'ont pour se défendre que l'énergie de leur âme, la valeur de leur race et le soutien de leur propre pensée ! Tous ces prisonniers, au cours de leur exil, auront trop expérimenté par eux-mêmes de quel secours leur aura été, pour supporter leurs épreuves, le merveilleux réconfort de la vie de l'esprit, pour qu'ils ne veuillent point, dès le moment de leur libération, en augmenter le capital acquis.

Jeune ou âgée, toute notre élite est donc au travail pour assurer l'avenir de la culture française et contribuer à faire de l'Humanisme français le défenseur attitré de ce patrimoine d'art, de cette tradition de pensée, de cette formation de l'homme par l'expérience et le témoignage de l'homme, de cet Humanisme, en un mot, qui apporta, non seulement à l'Europe, mais à toute terre qui se dit civilisée, les seules conceptions qui puissent donner à l'âme humaine le sentiment de la grandeur, le goût intelligent d'une forte indépendance et l'amour généreux de la beauté morale.

Or, pour bien mettre à profit toutes les expériences que recueillit l'instinct de re-

cherche que possédaient les Grecs, s'initier au savoir que s'acquirent la curiosité de leur intelligence et leur avidité de se mettre en rapport avec tous les peuples qui étaient connus d'eux, s'enrichir au contact des penseurs de la Grèce, des moralistes romains, rien ne vaut comme d'aborder la lecture des leçons qu'ils nous donnent dans le texte même qui nous en fut transmis. C'est par la lecture et l'assidue méditation des textes que l'esprit s'accroît de la pensée des maîtres, qu'il obtient le don de s'exprimer et le pouvoir de s'unir à cette raison universelle qui permet aux esprits de commercer entre eux et de s'éclairer par un même soleil.

Pour nous ouvrir les trésors de ces archives de l'Humanisme où se conserve la somme des ouvrages que laissèrent après eux poètes et prosateurs du monde gréco-romain, pour les mettre à la portée de tous et en faire l'ornement de la bibliothèque de tout homme pensant, deux collections d'auteurs grecs et latins s'étaient formées en France.

L'une, la principale, la collection des Universités de France, publiée sous le patronage de l'Association Guillaume-Budé et sous la direction de l'éminent helléniste qu'est M. Paul Mazon, continue à nous donner, des Grecs et des Latins, les textes les plus sûrs que puissent établir la philologie et la critique modernes. Des traductions accompagnent les textes édités et de savantes notices les commentent.

L'autre collection, d'un prix plus abordable, est la collection des Classiques Garnier. Seuls, les auteurs latins y sont publiés avec texte et traduction. Pour les auteurs grecs, cette collection se contente d'une simple traduction agrémentée de notes. Toutefois, dans un récent volume que viennent de publier les Classiques Garnier, le texte grec de l'*Ethique à Nicomaque* accompagne la traduction de ce traité d'Aristote. La même collection a fait paraître, sans cette fois en publier le texte, une précieuse et sobre traduction des Penseurs grecs avant Socrate. Quant aux traductions que ces deux collections nous permettent de lire, les unes sont excellentes et rendent avec maîtrise l'esprit

même du texte ; les autres, par un excès de littéralité, semblent parfois oublier ce *decus atticum* que l'indiscutable prince des humanistes, Marsile Ficin, se glorifie d'avoir gardé en traduisant Platon. Quoi qu'il en soit, par la qualité critique de leurs textes, par le goût de leur présentation, ces deux collections ne font pas qu'attester la valeur permanente de la pensée antique, elles maintiennent les traditions les plus pures de l'Humanisme.

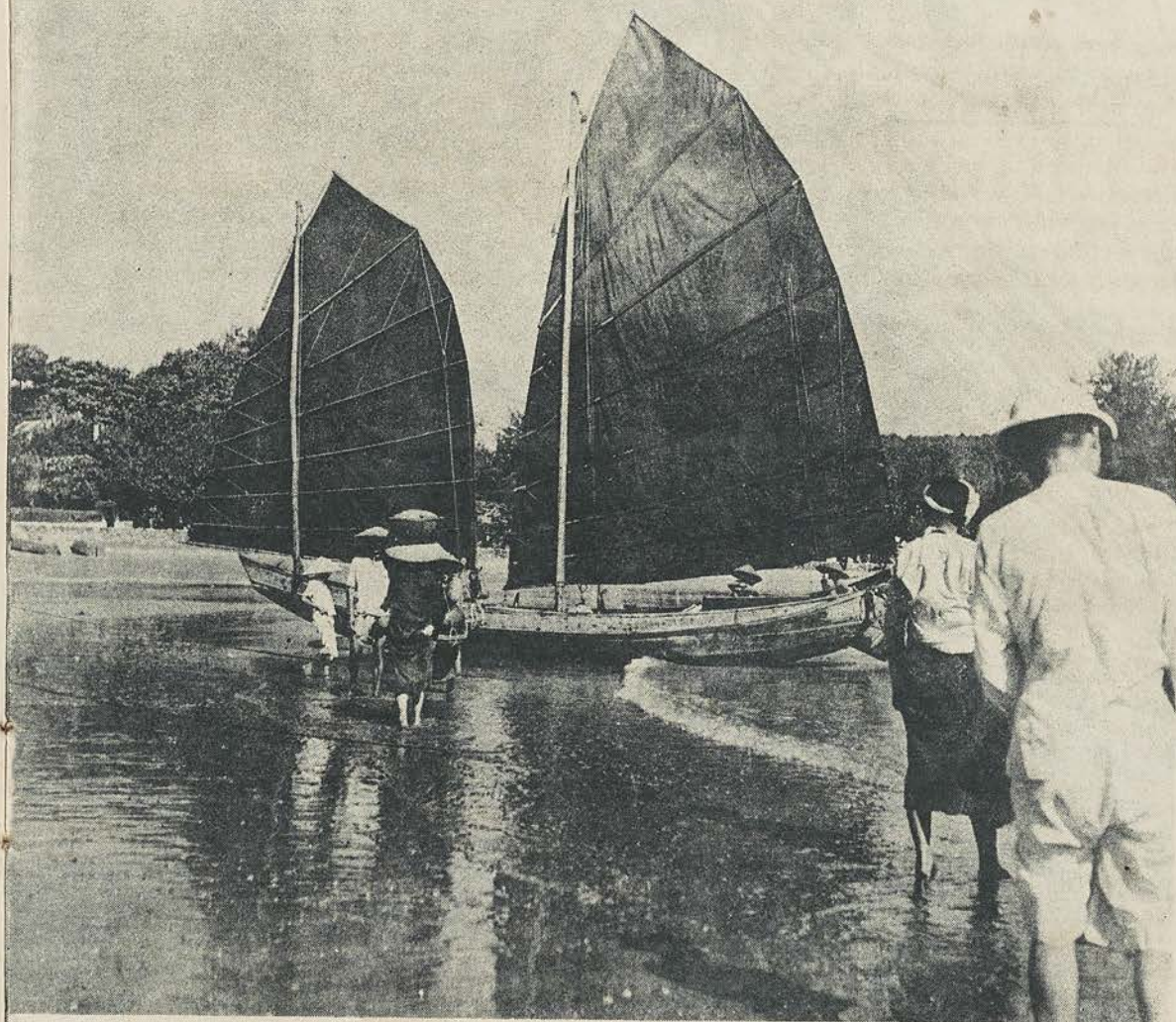
Bien plus, pour montrer aux élites, par l'exemple même que lui donnent ses maîtres, tout ce que peut découvrir d'universel et d'utile, de permanent et d'actuel, l'attentive méditation des grands textes classiques, l'Humanisme français ne se contente pas de les traduire et de les commenter. Il sait aussi faire œuvre originale. S'inspirant de l'histoire, tirant parti de l'archéologie, il nous rend avec art l'antiquité plus vivante et plus que jamais présente et agissante dans le résultat de l'effort qu'il poursuit pour maintenir la perpétuité de la vie de l'esprit et conserver à la conscience humaine sa dignité et son indépendance.

En dépit du malheur qui aurait pu suspendre son élan, la science française n'en a pas moins persisté à offrir au public de remarquables ouvrages dignes de son renom. Qu'il nous suffise de signaler le livre que M. Pierre Roussel publia sur Sparte au début de la guerre, et l'ouvrage que M. Jérôme Carcopino consacra aux Aspects mystiques de la Rome païenne.

L'humanisme chrétien, lui non plus, ne chôme pas. La tâche qu'il s'est donnée de rapprocher l'homme de la Divinité, de vivifier par la foi les données rationnelles et d'ajouter à la clarté du « feu intelligent » la rayonnante ardeur d'une charité plus humaine, se poursuit sans arrêt. Un livre comme l'*Enfant d'Agrigente* du R. P. A.-J. Festugière est un précieux témoignage.

Ainsi donc, par la culture humaniste, l'âme française continue sa vie propre et son rayonnement. Le malheur lui-même n'a fait que la grandir, car il l'a contrainte à trouver en elle-même sa force de durer et à sauver, en se sauvant elle-même, l'honneur et la noblesse de la personne humaine.

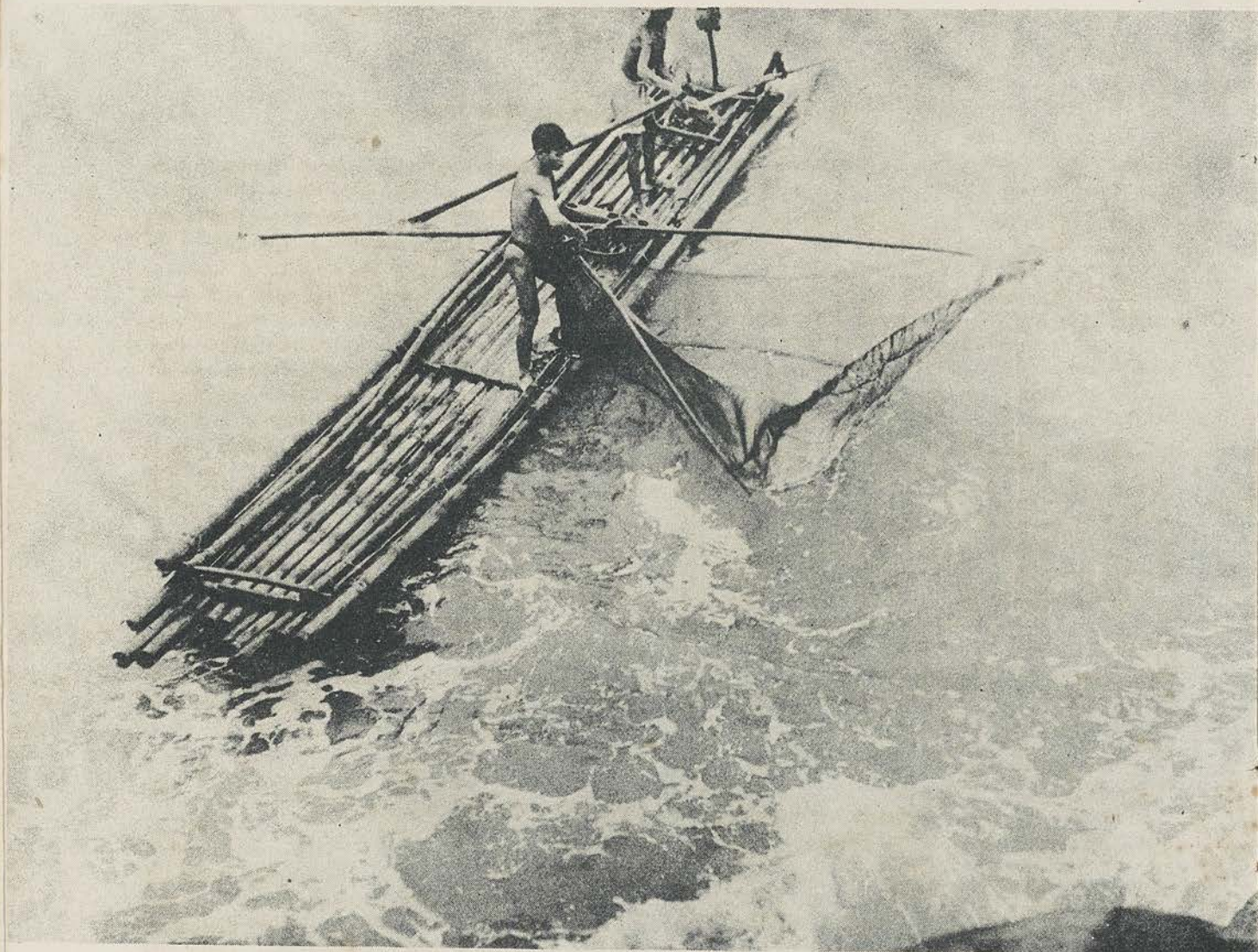




Sampons
« Thuyền Câu
à Doson
et
en baie d'Along.

o



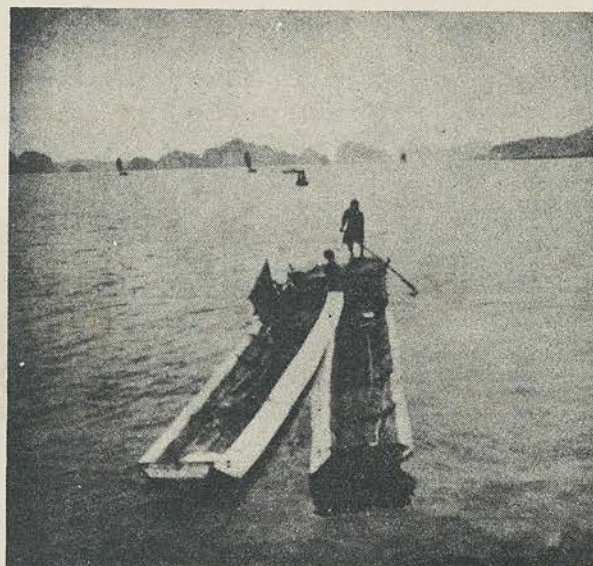


Radeau de Sam-Son.

Photo VO-AN-NINH



Photos M. PIETRI



↑
« Ghe tre »
du Tonkin.



Leur construction est remarquable. De gros bambous solidement liés et ceinturés forment le corps du radeau. L'extrémité avant, légèrement courbée vers le haut, empêche l'envahissement par l'eau lorsque le radeau fait route.

De chaque côté, trois bambous graduellement plus relevés que les bambous de fond, constituent le bordé. Le radeau est muni de deux ou trois voiles en coton. Les mâts en bambous sont amovibles. De fortes traverses en bois qui servent à assurer la rigidité de l'ensemble portent trois emplantures pour le mât. Une au milieu et une de chaque bord. Cette disposition permet de décaler la voilure du bord opposé au filet pendant les opérations de pêche, de façon à obtenir une plus grande facilité de manœuvre et même, pour accentuer cet effet, les mâts sont souvent courbes.

Le radeau pêche à la voile en se laissant dériver, remorquant son filet (petit chalut) par le travers. Les pêcheurs utilisent également ces radeaux pour tendre leurs filets. Ils abandonnent alors leurs voiles et leurs mâts, ne conservant à bord que deux avirons pour la conduite du radeau.

★★

Parmi les nombreux moyens de capture pratiqués par les pêcheurs du littoral tonkinois, signalons la curieuse embarcation appelée « ghe tré » qui représente à elle seule le type idéal de la pêche « sans effort » que l'Annamite, plein d'ingéniosité, a su réaliser.

C'est un long sampan, à allure de pirogue, de 6 à 8 mètres, à fond plat, que recouvrent deux

planches posées longitudinalement, légèrement inclinées et fixées, par des attaches, à chacun des bords de l'embarcation, de manière à flotter sur l'eau.

Ces planches sont badigeonnées de couleur blanche. L'intérieur de l'embarcation est garni de fascines. A l'extrémité arrière se tient le barreur, assis ou agenouillé et qui, sans fatigue, conduit sa frêle embarcation avec un petit aviron. Il longe ainsi la berge des cours d'eau ou la côte (en particulier dans la baie d'Along, près des embouchures ou dans les estuaires vaseux de la partie N.-E. de la baie de Fai-Tsi-Long) en quête du poisson qui, effrayé par la réfraction dans l'eau des planches, croyant probablement rencontrer un obstacle de roches, saute pour le franchir et tombe dans l'embarcation en se faisant prendre dans les fascines.

Certains prétendent que l'espèce ainsi capturée, étant curieuse de nature, se précipite vers la planche baignant dans l'eau mais, emportée par l'élan, la dépasse et retombe au fond de la barque.

Et c'est ainsi que sans effort, à certaines époques, le pêcheur remplit son « ghe tré » de poissons tout en se promenant.

Ce mode de pêche se rencontre aussi quelquefois dans les rivières ou les canaux de l'Ouest cochinchinois, mais à une seule planche. Le bord opposé de l'embarcation est alors muni d'un petit filet tendu verticalement, toujours pour empêcher le poisson de dépasser la barque dans son saut hors de l'eau.



UN RITE IMPORTANT DANS LA CÉRÉMONIE DU MARIAGE : LA CONFRONTATION DES AGES DES DEUX FIANCÉS

par D.

DE toutes les croyances annamites, la seule peut-être qui soit pratiquée aussi bien dans les villes qu'à la campagne et qui a le plus de chance de rester encore longtemps en honneur, est, sans nul doute, la confrontation des âges des deux fiancés. Les jeunes gens et les jeunes filles qui se marient ne sont pas seulement tenus de respecter les considérations d'ordre social exigées par la tradition ; ils doivent encore présenter les affinités mystiques conformes au rythme de l'universelle harmonie.

ORIGINE DE LA CONFRONTATION DES AGES.

Institué à une période inconnue par les hommes d'étude du Céleste Empire, et importé probablement en Annam à l'époque de la domination chinoise, le rite de la confrontation des âges est fondé sur trois principes essentiels : l'action des planètes, l'influence de la terre et le souffle de la nature.

Action des planètes.

Comme nous l'avons vu en géomancie (1), « la terre, qui n'est que la reproduction grossière de la carte du ciel, est constamment dirigée par les astres ». Il existe notamment cinq planètes qui exercent une influence décisive sur la vie des êtres humains, et qui possèdent des agents d'exécution agissant à la surface du globe : Mercure représenté par l'eau, Mars par le feu, Jupiter par le bois, Vénus par le métal, Saturne par le sol.

Selon les conjonctions, les éléments représentatifs des cinq planètes (kim, mộc, thủy, hỏa, thổ), peuvent s'engendrer ou se détruire les uns par les autres :

Le métal engendre l'eau ;
L'eau engendre le bois ;
Le bois engendre le feu ;
Le feu engendre la terre ;
La terre engendre le métal.

Par contre :

Le métal détruit le bois ;
Le bois détruit la terre ;
La terre détruit l'eau ;
L'eau détruit le feu ;
Le feu détruit le métal.

Chaque individu, selon la date de sa naissance, est placé sous les auspices d'une des cinq matières précitées. Ainsi, le jeune homme né sous le signe du métal, a tout avantage à épouser la jeune fille appartenant à l'élément « eau » ; le ménage connaîtra, par contre, toutes sortes de malheurs, si la fiancée relève de l'élément « feu ». D'autres exemples précis pris au hasard parmi des centaines d'autres dans un almanach annamite, suffisent pour nous éclairer davantage sur l'action des cinq substances sacrées ou ngũ-hành :

Le mari subit l'influence du feu ; la femme, celle de l'eau : le ménage connaît souvent des désaccords, vit dans la pauvreté, et aboutit parfois à la séparation, au divorce ;

Le mari subit l'influence du feu ; la femme, celle du bois : la famille est nombreuse, coule des jours d'or, connaissant mille bonheurs et prospérités.

Le cas devient beaucoup plus compliqué, si les futurs conjoints sont reconnus comme placés sous les auspices d'une même planète. Les hommes les plus versés dans les sciences occultes, ont alors recours à des livres spéciaux, notamment aux deux ouvrages : *Vạn sự bắt cầu nhân thư* ou « livre permettant à tous de ne rien demander à personne pour dix mille choses de la vie courante », et le *Ngọc hợp thông thư*, ou « livre général de l'étui de jade », afin de connaître, de façon exacte et détaillée, la nature et les vertus de l'élément représentatif commun. Supposons que le jeune homme et la jeune fille soient tous les deux sous l'influence du feu, deux cas peuvent être pris en considération :

L'un d'entre eux est symbolisé par la foudre (tích lịch hỏa) et l'autre par l'éclair (thiên thượng hỏa). Tout projet d'union sera à écarter définitivement ; car leur mariage provoquerait des flammes trop vives, pouvant amener le désastre et la ruine ;

Par contre, s'ils sont respectivement représentés par la clarté d'une lampe (phú đăng hỏa) et le feu de brousse allumé au bas d'une montagne (sơn hạ hỏa), le flambeau de leur mariage, pro-

(1) Voir notre numéro 187 du 30 mars 1944.

L'INDOCHINE DE DEMAIN

a le sourire...







...et de l'appétit



Photo
J. LHUISSIER



Photo
KODAK
Saigon

de du Bla, longe la vallée de cette rivière, quitte les terrains cultivés du chef-lieu et s'engage dans la forêt clairière. Forêt désespérément sèche en cette période de l'année, sans ombre, et dont les dures feuilles rouges craquent sous les pieds comme du verre. Elle retrouvera sa grâce de futaie de parc après les premières pluies, lorsque aura repoussé l'herbe-bambou et que les jeunes feuilles d'un vert aigu tamiseront la lumière. Elle ressemble alors à la forêt de Blanche-Neige et l'on s'étonne de n'y pas voir les nains vous saluer du bonnet, ni les biches en sortir pour venir vous lécher les mains.

Ni ombre, ni nain, ni biche aujourd'hui. On passe près des ponts rompus, dans le lit des ruisseaux où stagne une eau pourrie. Ainsi pendant quelques heures, mais sans fatigue car le vent frais balaye la piste.

Nous traversons quelques villages : fuite des gosses que la peur empêche d'entendre les mots qu'on leur dit ; succès habituel de curiosité ; les mêmes plaisanteries éprouvées amènent un sourire sur les visages des adultes, provoquent parfois une réponse.

Vers une heure après-midi nous arrivons à Polei Krong. Le village est partagé en deux par le Poko, large rivière rapide, claire, encombrée de troncs morts charriés par ses crues violentes. L'équipe de porteurs nous laissera ici. Elle ne consent pas à terminer l'étape ; une fête est en cours dans son village et nul ne voudrait, même pour un peu plus d'argent, manquer une journée de joyeuse beuverie et de mangeaille.

Le chef de canton de Polei Krong est prévenu de notre arrivée. Il nous invite à nous reposer un peu dans sa maison ; il a préparé une jarre. Nous refusons, préférant ne pas couper l'étape d'un repos inutile. Les bagages sont entassés sur des pirogues, les chevaux pris en remorque pour traverser la rivière. Sur l'autre rive, les nouveaux porteurs nous attendent dans la maison commune. Quelques plaisanteries pour lier connaissance et nous repartons.

Le paysage change. Nous cheminons entre des collines couvertes de taillis épais, dans des vallées étroites, d'épaisses bambouseraies et des champs de roseaux hauts de plusieurs mètres. Le sentier longe un moment un ruisseau qu'on voit luire par intermittence entre les feuillages ; sa fraîcheur fait plaisir dans ce creux où le vent ne se fait plus sentir, où il fait chaud. De temps à autre, une échappée sur un ray desséché ; sur la terre brûlée et les troncs noirs éclate la blancheur du coton pas encore cueilli.

Ce même paysage nous accompagnera jusqu'au lendemain soir, jusqu'au moment où nous arriverons au pied du versant nord-est du Mâm-Rai. Mais dans ces sentiers sinueux on ne connaît pas l'ennui ; les coolies bavardent sans cesse ; on s'arrête un instant pour boire dans un ruisseau ; on cherche quelle bête vient brusquement de fuir en lisière de la forêt ; on écoute l'aboi rauque et toujours désespéré d'un chevreuil. Il faut ici se frayer un chemin dans le taillis pour contourner un arbre tombé. Des files d'hommes nous croisent ; les uns vont aux champs, d'autres à Kontum acheter du sel ou appelés par les travaux de prestations. Chacun porte dans sa hotte sa provision de riz, sa couverture, parfois une gourde et, dans des tubes de bambou, ces purées violacées ou verdâtres, mélanges d'herbe, de sang, de viande hachée et de piment qui sont plus savou-

reuses qu'engageantes. On se renseigne mutuellement sur le but du voyage et l'on se souhaite bonne route. Ainsi distrait, on arrive à l'étape. Il n'y a guère que la dernière heure de marche dans la chaleur de l'après-midi qui impose sa fatigue et fasse cesser les bavardages.

Ce premier soir, nous nous arrêtons à Polei Kleng. Nous sommes attendus. J'aime ces accueils courtois, un peu distants, sans obséquiosité. Le sous-chef de canton qui habite ce village est un Joray, comme la plupart des gens d'ici. Il ne parle pas bahnar. Bel homme, bien droit, un peu hautain, il nous conduit à la maison commune où nous passerons la nuit.

Le cuisinier déballe le repas : riz, tomates crues, œufs durs. Nous mangeons pendant qu'autour de nous les coolies défont les charges.

Nous avons soif. Au chef de village, je demande à acheter une jarre. Chose facile. Des jeunes gens vont remplir à la source les longs tubes de bambou qui servent à porter l'eau et, quand la jarre arrive, après qu'on l'a attachée à une colonne, qu'on a senti l'odeur du moût pour s'assurer de sa qualité, on y enfonce la poignée de feuilles vertes cueillies près de là et on y verse l'eau.

Tous les oisifs du village commencent à affluer. Ils s'encadrent d'abord dans la porte — leur permettra-t-on d'entrer ? —, puis se glissent contre les parois et s'accroupissent.

Deux longs tubes à boire, l'un orné d'un gland de coton rouge, l'autre d'énormes cornes de lucane, sont enfoncés dans la jarre. Le chef de village goûte le breuvage, crache comme il se doit la première gorgée qui amène avec elle de la balle de riz, goûte encore puis me passe un tube, l'autre à ma femme et déclare cette jarre acceptable. Car il est autant de qualificatifs nuancés pour apprécier les jarres que nous en avons pour apprécier les vins ; il en est de « douces comme le miel », d'autres, exécrables, acides comme le fruit de je ne sais quel arbre.

Nous buvons avec plaisir ce breuvage frais. Après quelques gorgées, commencent les rituelles politesses qui accompagnent chaque invitation à prendre la suite. Boivent d'abord le sous-chef de canton, le chef de village, puis les vieillards, les anciens dont le prestige est reconnu, pour finir par la troupe des jeunes gens qui, de l'eau étant sans cesse versée dans la jarre, n'aspirent plus guère qu'un liquide sans alcool et sans bouquet.

Rien d'amusant comme ces réunions, lorsqu'il ne s'agit pas d'une grande beuverie tapageuse ; rien de plus intéressant aussi. On y apprend pêle-mêle des règles de politesse, des coutumes, le degré d'importance des gens dans le village, les soucis et les nouvelles du moment, tout ce qui régit, intéresse ou inquiète ce petit monde clos, amical et méfiant.

Les tubes passent de main en main avec mille cérémonies, refus, insistances. Il est de bon ton de se faire prier, de se récuser en faveur d'un voisin, alors que les yeux gourmands démentent les paroles. Et lorsqu'on prend enfin le tube qui vous est offert, on y pose, près du col de la jarre, la paume d'une main lente et légère que l'on fait glisser jusqu'à l'extrémité du bambou, là où on le tiendra pour boire. Et nul, dès lors qu'il est ainsi en place, ne s'aviserait avant de mettre le tube à sa bouche de ne pas attendre un instant, voire

de montrer sur son visage une complaisance ennuyée et polie.

Fumée des pipes : mon tabac passe de main en main. Je m'amuse de ceux qui se cachent derrière un voisin pour prendre et dissimuler dans leur paume plus de tabac que leur pipe ne peut en contenir. Détente, bavardages. Le forgeron du village a abandonné la hache récemment forgée dont il affûtait le tranchant sur un morceau de grès. Tête à la Fernandel quand Fernandel fait le malin, il gratte un corps gris de crasse de fer et de poussière de charbon. Sa profession le porte évidemment à boire. Il aspire à grandes goulées puis, dans une tignasse riche en gibier, chasse les poux sans arrêt et les écrase entre ses ongles avec satisfaction et simplicité.

Le jour touche à sa fin. Nous laissons les gens et sortons sur l'avancée de la maison. Au-dessous de nous, la place du village : faux-cotonniers, jardins ronds mal enclos où poussent un peu de tabac, un plant d'aubergine, quelques bananiers ; des chiens affairés ou batailleurs ; cochons et poules. Les femmes, par groupes, rentrent des rays, cassées sous des hottes pleines de bois.

Devant chaque maison, au bout d'un bambou, un gros pantin se balance, court sur pattes, obèse et pelucheux, fait de plumets de roseaux ; il tient une lance dardée ou une arbalète. C'est Bok Bul, le génie qui préserve des épidémies. Nous le reverrons dans tous les villages.

En bordure de la brousse, les tombeaux alignent des têtes cornues, des quadrilles figés de statues accroupies. Le menton de l'une d'elles est prolongé en forme de planche jusqu'à ses pieds figurant ainsi une barbe de patriarche. Sous cette image se perpétue le souvenir d'un Français qui vécut longtemps dans le pays et, sur ces gens pour lesquels la barbe est le symbole de la force, eut une grande autorité (1).

Le soir aiguise l'appétit du vent. La nuit tombe, claire et froide. Devant les maisons, des feux s'allument autour desquels se meuvent lentement des formes drapées et se détachent les silhouettes des chiens qui se chauffent avant d'aller sous les cases s'enfouir dans la balle de paddy où on les trouvera, boules grelottantes, au petit matin. Peu à peu s'éteignent les voix et les flammes des foyers. Nous allons dormir.

Le froid nous réveille plus d'une fois et l'on entend alors la houle intermittente du vent sur la forêt, les pleurs d'un enfant dans une case voisine, un coq qui chante à contre-temps faisant espérer les premières heures de l'aube qu'on guette en vain.

Mais voici qu'enfin résonne le premier coup de pilon dans un mortier. D'autres bientôt l'accompagnent et c'est maintenant un roulement syncopé qui précipite son rythme ou le ralentit. Sur chaque avancée de case, les femmes décortiquent le riz de la journée. Chant des mortiers qu'on frappe ; chant de l'aube dans les villages du Haut-Pays ; chant allègre qui témoigne que la provision de paddy dans les greniers n'est pas encore épuisée et que le temps n'est pas encore venu où l'on devra se nourrir de tout ce qu'on arrache péniblement à la forêt : tubercules, fruits, racines et les moindres bestioles qui apaisent la faim.

Un peu plus tard nous reprenons le sentier. Toute la journée nous remontons la vallée du Dak Sêr que, la veille, avant d'arriver à Polei Kleng, nous avions franchi une première fois. Ce torrent

qui, au cours d'une précédente tournée nous avait retenus deux jours derrière ses eaux en crue et dont nous avions eu peine à traverser le courant déchainé, n'est plus, en cette saison, qu'une rivière sans profondeur qui chante sur un lit semé de rochers bleus. Un pont de lianes l'enjambe, mais inutilisable.

Nous passons sans nous arrêter à Polei Bodu, où les hommes sont maigres, les femmes grasses et abominablement court-vêtues. Dans la chaleur de midi nous arrivons à Polei Kobay, gros village mi-joray, mi-bahnar. Il est presque désert ; on enterre une femme, toute la population assiste aux funérailles ; on entend les gongs. Nous nous arrêtons, le temps de laisser manger les porteurs. Un vieillard, qui nous a vu arriver, s'approche, apportant une gourde d'eau fraîche qu'il est allé chercher dans sa maison ; il me la tend et m'invite à boire. Autour des coolies qui mangent s'ébattent une nuée de petits chiens gras, sales et dégourdis ; c'est à croire que toutes les chiennes du village ont mis bas la même semaine.

Nous repartons peu après, longeant maintenant les contreforts ouest du Mâm-Rai qui épaulent la masse puissante de la montagne. La vue est bouchée par les roseaux ou par ce qui reste de forêt. Montées, descentes, montées, descentes. Ce sentier escalade des croupes, tombe à pic dans des failles terreuses où des ruisseaux coulent vers le Dak Sêr, dont on entend les eaux bruissantes. Notre route traverse de nombreux rays désolés où le soleil dur achève de blanchir les chaumes saccagés. Un grenier à paddy oppose sa douceur de petite maison soignée à l'accueil revêche de la brousse ; un fil de coton blanc sort de son toit, près de la porte, et balance sa courbe brillante jusqu'à un pieu de bambou orné, fiché dans le sol : telle est la route ménagée au génie du riz pour qu'il accède aisément à sa demeure et ne l'abandonne pas.

Dak Rodê Kân, où nous arrivons à la fin de l'après-midi, est un beau village à flanc de coteau qu'entourent de grands arbres en bouquets harmonieux. Je trouve le chef de canton couché, malade depuis plusieurs semaines. A l'aïne, il a des ganglions qui lui sont venus à la suite d'une grosse fatigue. Bien qu'il ait déjà sacrifié un buffle pour apaiser les génies irrités, les génies n'ont pas détourné de lui leur colère. Demain, il sacrifiera une génisse. Je lui conseille des compresses chaudes. Quelques jours plus tard, au retour je le verrai debout. Il me remerciera de mon conseil, mais il pensera sans doute que s'il n'avait pas sacrifié une génisse...

La soirée passe en bavardages autour des foyers, dans la maison commune, sous l'angle aigu de son beau toit en fer de hache qui élève au-dessus de nos têtes sa charpente compliquée noyée dans l'ombre qui houle au rythme des flammes.

Les gens me racontent l'histoire de leur village. Autrefois riche, il avait des troupeaux, des gongs et des jarres en abondance. Il ne lui reste presque rien de ces splendeurs passées, rien sinon une certaine fierté de clocher qui se traduit par un mépris tenace pour les villages voisins, ces villages qui, pour subsister, durent au cours des dernières générations se diviser, changer de territoire, s'enfoncer vers le Nord ou l'Ouest, affronter les montagnes aux forêts redoutées. Au travers des

(1) L'inspecteur de la Garde Indigène Dereymez.



↑
Nous suivons une
ancienne piste...

Banhars
en costume
de fête. →



←
Joueurs
de gongs.
↓



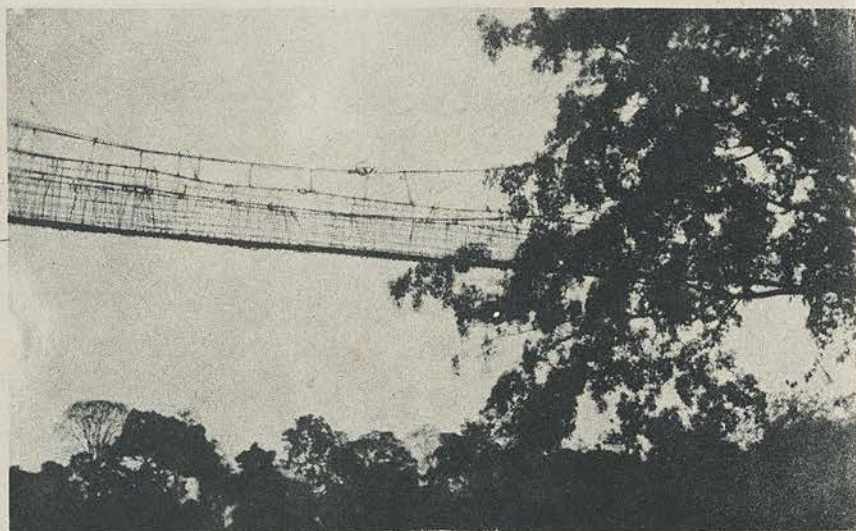
← Des hommes
vont
aux champs.

Photo
R. SERÈNE

Les tombeaux alignent
des têtes cornues..



Un pont de lianes. →



mots que j'écoute, je sens le vieux dédain du sédentaire assuré de la fertilité de son sol, de la prospérité de ses troupeaux pour ceux que la faim a fait vagabonds et qui traversèrent le village en files fatiguées portant, courbés sous le poids des hottes, tout leur avoir.

En fait, Dak Rodé n'est pas plus riche à présent que ses voisins. A la suite de quelles imprévoyances ou de quelles vicissitudes ses troupeaux ont-ils disparu ? Il ne lui reste que quelques buffles et des porcs. Il a fallu aller acheter loin et très cher la génisse qui sera sacrifiée demain pour que le chef de canton recouvre la santé.

Seule la maison du chef de village garde une jarre précieuse qu'on m'emmène voir. Elle n'a pas de prix ; un génie l'habite qui assure la santé de la famille et sa prospérité. Comment dans ces

conditions son propriétaire songerait-il à la vendre ! Une pareille transaction entraînerait les pires malheurs et la crainte de mourir. C'est ce que me dit le chef de famille en regardant sa mère, une très vieille femme au bon visage maternel, qui porte sur son dos un de ses petits-fils et sourit à un autre qu'elle tient par la main. D'ailleurs, ne sait-on pas que cette jarre sort la nuit quand il lui plaît, revient prendre sa place à la colonne où elle est liée, déserterait peut-être la maison de celui qui l'aurait achetée pour revenir dans la famille que le génie a élue. Le monde est plein de choses merveilleuses.

Il se fait tard. Nous quittons à regret la chaleur des foyers pour nos lits de camp où nous aurons froid toute la nuit bien que nous ayons ajouté à la literie un matelas de pailote et que nos moustiquaires nous servent de couvertures.

HUMOUR ANNAMITE



LY TOËT : « Vous ne pouvez pas travailler, hein, robuste comme vous êtes ? »

LE MENDIANT : « Le métier de mendiant est si absorbant qu'il ne m'en laisse pas le temps. »

La semaine DANS LE MONDE

DU 22 AU 29 MAI 1944

Pacifique.

L'aviation navale nipponne a poursuivi ses raids de harcèlement au-dessus des différents secteurs d'opérations.

L'aviation alliée, de son côté, a maintenu une forte activité, bombardant entre autres les bases nippones de Wotje, dans l'archipel Marshall, le 25 mai, et Rabaul, le 27 mai.

Birmanie.

Les différentes offensives qui se déroulent depuis plusieurs semaines en Birmanie septentrionale et le long de la frontière des Indes, se poursuivent en dépit de l'apparition des pluies de mousson.

— Dans le secteur de la plaine d'Imphal, et de Kohima, la situation n'a subi aucun changement important au cours de ces huit derniers jours.

— Par contre, dans la région de Myitkyina, les troupes alliées ont pris l'initiative des opérations et poursuivent leur progression en direction de la ville qu'elles auraient atteinte en plusieurs points. Les forces nippones continuent toutefois à opposer une ferme résistance.

— Dans le Yunnan occidental, de violents combats se déroulent au nord-est de Tengyueh, et à l'est de Lungling, sur l'ancienne route de Birmanie, entre les forces nippones et les troupes chinoises ayant récemment traversé la rivière Salouen.

Chine.

— Dans le Honan septentrional, la bataille pour Loyang (Honanfu) a pris fin dans la journée du 25 mai.

Les forces nippones, après avoir entièrement encerclé la ville, ont lancé des attaques de tanks contre les défenseurs chinois et ont remporté la décision après vingt-quatre heures de combats acharnés.

— Dans le secteur central de cette province, les forces chinoises encerclées à l'est de la voie ferrée Peiping-Hankow auraient développé leur contre-offensive en direction de l'est, après avoir occupé de nouveau la ligne précitée sur une distance de 100 kilomètres.

— Dans le Hunan septentrional, les forces impériales japonaises viennent de déclencher une nouvelle grande offensive en direction de Changsha, dans le but d'occuper le dernier tronçon de la voie ferrée Peiping-Hankow-Canton, encore aux mains des troupes de Chungking.

Italie.

Les combats engagés depuis deux semaines par les troupes alliées du général Alexander dans le secteur occidental du front sud, se poursuivent avec violence le long de la région côtière située au sud de Rome.

Après s'être emparées des premières fortifications allemandes établies le long d'une ligne de défense appelée « ligne Gustave », les troupes franco-américaines de la V^e Armée sont passées à l'assaut de la « ligne Hitler » située en bordure de la route transversale passant par Terracina, Fondi, Pico, Pontecorvo et Piedimonte.

Une brèche fut effectuée le 22 mai, dans la partie méridionale de cette ligne, avec la prise de Fondi, place-forte barrant la voie Appienne, seule voie de communication possible avec les troupes alliées établies sur la tête de pont d'Anzio.

Exploitant ce nouveau succès, les forces motorisées alliées développaient leur offensive vers l'est, le long de la route côtière, et occupaient Terracina, port situé à 30 kilomètres à l'ouest de Gaete.

Simultanément, une nouvelle offensive était déclenchée dans le secteur sud de la tête de pont alliée et la jonction s'effectuait le 26 mai, dans la région côtière, en un point situé entre Littoria et Terracina.

— Plus au nord, les troupes britanniques de la VIII^e Armée, opérant dans la vallée du Liri, en bordure de la route Rome-Cassino, se heurtaient à une vive résistance des troupes allemandes.

Les villes de Pico, Pontecorvo et Piedimonte furent l'objet de nombreuses attaques et contre-attaques avant de pouvoir être définitivement occupées les 25 et 26 mai.

La lente progression alliée se poursuit maintenant en direction de Ceprano et d'Arce.

— Au nord de la tête de pont d'Anzio, la bataille de Rome se déroule maintenant aux approches de Campeseone, Cisterna et Cori, postes avancés de la « ligne Kesselring », située aux environs d'Albano, Velletri et Valmontone.

Les villes de Cisterna et de Cori ont été occupées par les Alliés dans la journée du 26 mai.

Russie.

La situation reste stationnaire sur l'ensemble du front s'étendant de la mer Noire jusqu'au golfe de Finlande.

EN FRANCE

22 mai.

Pour les fonctionnaires coloniaux maintenus dans la Métropole.

Le *Journal Officiel* publie, le 22 mai, une loi relative à l'affectation des fonctionnaires coloniaux dans la Métropole. Les fonctionnaires et agents des cadres généraux et locaux des Colonies, des pays de protectorat et des territoires relevant du secrétariat d'Etat à la Marine et aux Colonies, se trouvant, par suite des circonstances, dans l'impossibilité de rejoindre leur destination outre-mer, peuvent être appelés par décision du secrétaire d'Etat à la Marine et aux Colonies à occuper temporairement un emploi au service de l'Etat ou d'une autre personne publique dans la Métropole.

Les fonctionnaires ou agents, mis à la disposition des services ou établissements visés, conservent le droit à l'avancement et à la retraite dans les mêmes conditions que les fonctionnaires et agents affectés aux services et établissements dépendant du secrétariat d'Etat à la Marine et aux Colonies.

23 mai.

Les réfugiés du littoral méditerranéen.

Le département de l'Aveyron, qui comptait déjà plusieurs milliers de réfugiés de Paris et de la région de l'Est, a été désigné pour recueillir une partie des évacués du littoral méditerranéen. Dès maintenant, 14.000 d'entre eux, dont 12.000 du département de l'Hérault et 2.000 de Toulon, sont arrivés. Les évacués valides ont été invités à participer aux travaux agricoles. Quant aux enfants, ils ont été accueillis par 3.000 familles aveyronnaises.

24 mai.

Institut Conservatoire National des Arts et Métiers.

L'Institut de recherche et de coordination artistiques et techniques, fondé en 1937, est transformé en Institut conservatoire national des Arts et Métiers.

L'Institut appliquera notamment son activité à la construction, au chauffage, à la réfrigération, à l'éclairage.

rage, aux installations sanitaires, aux agencements mobiliers et ménagers. Il se préoccupera d'unir l'effort des artistes, des ingénieurs, des industriels, des techniciens et des ouvriers. Il diffusera des publications, fera des expositions et des conférences. Son champ d'action qui, jusqu'à présent, était limité, se trouve ainsi largement étendu.

L'activité des entreprises sinistrées.

M. Jean Bichelonne, ministre secrétaire d'Etat à la Production industrielle, vient de prendre des dispositions pour maintenir, partout où il sera possible, l'activité commerciale des entreprises sinistrées. En outre, devront être facilités les accords entre les entreprises sinistrées et celles conservant leurs activités industrielles. Ces mesures ont été prises par une décision du ministre conforme aux vœux du Comité d'études des petites et moyennes entreprises.

25 mai.

Les banques et la politique monétaire du Gouvernement.

Examinant la situation des banques, le journal *L'Effort* constate une augmentation des dépôts de près de 50 %, en deux ans. Une augmentation parallèle des souscriptions aux bons est sensible : c'est là un heureux résultat, poursuit le journal, qui montre que le Gouvernement a atteint son but dans l'organisation du circuit monétaire qui permet de limiter au maximum la répercussion des émissions de billets auxquelles nous astreignent les événements. Dans le combat contre l'inflation et la stérile thésaurisation, les banques françaises ont joué un rôle de premier plan. Elles n'ont pu jouer ce rôle que grâce à la confiance que le public français manifeste à l'égard de la monnaie nationale et de la politique financière du Gouvernement. La preuve de cette confiance réside dans le fait que les banques ne conservent liquides que des sommes relativement peu importantes par rapport aux engagements à vue.

Techniquement, psychologiquement, ce sont là des symptômes infiniment favorables et qui ne peuvent qu'apporter un désaveu formel aux défaitistes du franc.

26 mai.

Une séance de l'Académie de Médecine.

Les Académies sont aussi soumises à la parcimonie des temps. C'est ainsi qu'on a vu, le 25 mai, les membres de l'Académie de Médecine désertier l'amphithéâtre des séances hebdomadaires, impraticable quand la lumière manque au rendez-vous. Lors de précédentes réunions, on avait bien essayé de s'éclairer avec des chandelles de cire et deux lampes à pétrole. Le procédé avait causé l'effroi du bureau et le succès médiocre de l'entreprise amena les académiciens à tenir séance, l'après-midi du 25, dans la salle des Pas-perdus baignée généreusement par la lumière du jour. Les secrétaires et huissiers ont dû battre le rappel, dans toute la maison, des chaises, des banquettes, voire de modestes banes de bois. La table présidentielle fut placée sous un portrait en pied du Maréchal Pétain. Il y eut plus d'immortels debout qu'assis.

Contre l'activité terroriste.

Tous les individus prévenus d'avoir, comme auteurs, co-auteurs ou complices, commis au moyen d'armes ou d'explosifs, ou favorisé l'activité terroriste, peuvent, aux termes d'une loi parue au *Journal Officiel*, être déferés aux cours martiales qui se constituent alors en cours criminelles extraordinaires. Les décisions de ces cours criminelles, qui se prononcent à la fois sur la culpabilité et la peine, sont exécutoires immédiatement, et ne sont susceptibles d'aucun recours ou pourvoi de cassation.

Le Maréchal visite Nancy.

Le Maréchal de France, Chef de l'Etat, a visité aujourd'hui Nancy, capitale de la Lorraine.

Dès 8 heures, ce matin, le cortège a quitté la résidence du Maréchal et contournant Paris, a filé vers Meaux, Saint-Dizier et Toul. Dans toutes les villes, aux noms inscrits dans notre histoire militaire, les

acclamations montaient vers le grand soldat à l'unique forme légendaire.

A Nancy, le grand point du rassemblement populaire est place Stanislas, où une véritable mer humaine déferle à travers les célèbres grilles aux motifs dorés.

M. André Faure, préfet régional, est allé accueillir le Maréchal à la limite de la région qu'il administre.

Dès l'entrée des faubourgs, une foule de plus en plus dense acclame le Chef de l'Etat, qui arrive bientôt place Stanislas où un peloton de sa garde personnelle présente les armes. La musique joue la *Marseillaise*, puis la flamme tricolore monte lentement au fronton de la préfecture pour la première fois depuis l'armistice. L'émotion est à son comble.

La cérémonie terminée, une immense rumeur d'acclamations s'élève de la place noire de monde. Le Maréchal salue longuement puis passe en revue les anciens combattants et gagne ses appartements à la préfecture.

La Fête des Gitans.

Dans l'impossibilité de se réunir aux Saintes-Maries-de-la-Mer pour célébrer, selon la tradition, leurs Saintes Patronnes, les Gitans se sont groupés à Nîmes, le 26 mai, autour de leur roi et ont assisté à un service religieux en l'église Saint-Paul.

Déclarations de M. Paul Rives.

M. Paul Rives, délégué général pour la zone Sud de M. Marcel Déat, ministre secrétaire d'Etat au Travail, a tracé, devant les journalistes les grandes lignes du programme qu'entend mettre en œuvre le ministre du Travail.

Trois grands problèmes se posent à l'attention du ministre du Travail : charte nationale du Travail, salaires, service national du Travail. La charte sera appliquée qu'on le veuille ou non. Un fait certain, c'est que la coexistence des comités d'entreprises et des comités sociaux a amené parfois des difficultés par suite de l'attitude de certains patrons. Il y a eu également quelques résistances du côté ouvrier, mais d'un côté comme de l'autre, on peut en venir à bout avec de la persévérance et de la volonté en créant une atmosphère de confiance.

27 mai.

Le Maréchal à Nancy.

Allocution du Maréchal Pétain.

Dans l'allocution qu'il a prononcée dans le balcon de l'hôtel de ville, le Maréchal Pétain, Chef de l'Etat, a déclaré :

Nancéens, mes chers amis, depuis longtemps j'avais le très vif désir de venir vous voir. Votre ville est une de celles qui me tient le plus au cœur. Déjà, dans ma jeunesse, je vins ici ; j'avais alors dix-neuf ans, je passais l'examen de Saint-Cyr et c'est à Nancy que j'obtins mon premier succès. Aujourd'hui, je viens parmi vous dans une période tragique. De grandes épreuves nous atteignent, de plus grandes pourront nous frapper encore. Notre territoire deviendra peut-être le champ de bataille de deux armées adverses. Restez fidèles à votre devoir. Ne vous mêlez pas des affaires des autres, car vous attireriez sur vous de terribles représailles et vous accroîtriez les malheurs de la Patrie.

Le Maréchal poursuit : *Je sais que le caractère français est impétueux, mais c'est une preuve supérieure de courage que de se dominer. La France a un passé qui lui permet de regarder l'avenir en face ; elle a subi déjà des crises aussi graves que celle d'aujourd'hui et s'est relevée. Ayez confiance en moi ; j'ai une certaine expérience et je vous ai indiqué la bonne direction ; suivez-moi, attendez les événements avec calme. Si vous restez fermes et si vous obéissez à mes ordres, la France se relèvera et nous connaîtrons des jours meilleurs.*

28 mai.

Retour du Maréchal à Vichy.

Le Maréchal de France, Chef de l'Etat, après un séjour en Ile-de-France, qui lui a permis de rendre visite aux populations françaises récemment sinistrées, est rentré à Vichy dans la matinée.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Une journée avec les « dispersés ».

Il fait à peine jour. Sur la route boueuse où je m'engage, une longue file de voitures me précède. Huit jours après le bombardement de Saigon, l'exode continue.

Il continue vers ce petit centre de la grande banlieue saigonaise, distant d'une dizaine de kilomètres de la capitale et qui offre de grandes facilités de transport — compte tenu des restrictions que nous subissons — pour reprendre contact avec la rue Catinat. Boîtes d'allumettes et autocars font en effet la navette entre les deux villes et les dispersés ont encore le train à leur disposition.

Qui n'a déjà rencontré dans les rues de Saigon une de ces voitures surchargées de meubles, d'enfants et d'ustensiles de ménage, le tout menaçant de s'écrouler au premier cahot ? Plusieurs de ces charrettes me dépassent sur la route. J'en arrête une sur laquelle est juchée une femme annamite, entourée de deux bambins.

« Pourquoi, lui demandons-nous, n'avez-vous pas pensé plus tôt à vous évacuer ? »

— Parce que, jusqu'au 5 mai, personne ne croyait à un sérieux bombardement de Saigon.

— Avez-vous des parents chez qui vous vous rendez ?

— Personne. Je vais demander l'hospitalité aux habitants de ce centre. »

J'apprendrai un peu plus tard qu'elle a trouvé une âme compatissante. Elle loge avec ses deux enfants dans une dépendance, non loin du marché.

★★

C'est, en effet, chez des parents ou chez l'habitant que les dispersés doivent, pour le moment, trouver un toit. Il y a lieu cependant de noter encore un camp modèle pour enfants pauvres, un camp dû à l'initiative privée de riches Chinois, enfin, dans une plantation, un groupe de paillotes réservées aux Européens.

Ce groupe de paillotes, je l'ai visité en premier lieu. Les maisons aux murs en torchis sont fort coquettes. Elles se cachent sous les caoutchoutiers dans un domaine désaffecté. Il y a là une vingtaine de petites villas. Beaucoup sont prêtes à être occupées. D'autres sont en construction. Tout un monde d'ouvriers s'affairent dans ce coin, car on désire terminer au plus vite. Les autorités recevant chaque jour de nombreuses demandes, il ne peut être question d'un travail au ralenti.

« On se serre un peu », me dit une dame européenne réfugiée chez un particulier, en attendant l'autorisation de pouvoir occuper une villa.

Le village de paillotes est isolé. La route qui passe devant la plantation est de celles qu'on n'emploie pas souvent. L'endroit a donc été bien choisi, surtout si l'on considère que le marché se trouve à environ mille mètres de là, c'est-à-dire à proximité.

J'entre dans une de ces maisons. Une petite véranda, deux pièces séparées par une cloison. Une famille peut y trouver place. L'eau ne manquera pas, car une source limpide coule dans le voisinage.

Autour de la plantation, c'est une école de jeunesse, puis des villas appartenant à de riches Saigonnais qui y logent actuellement et logent également parents et connaissances...

Le second endroit organisé pour l'évacuation est un camp d'enfants pauvres. Il est assez loin de la ville, caché également derrière une plantation.

J'ai visité ce camp dû à l'Ocepi et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs dans nos pages de la jeunesse. 350 enfants indochinois évacués de Saigon composèrent le premier lot de ces colons. D'autres, choisis par les chefs de quartier, sont arrivés depuis. On s'occupe d'eux, on les habille, on les nourrit. La joie et le bonheur illuminent leurs visages.

Dans ce coin tranquille, enfoui sous les arbres au pied desquels murmurent des sources, on doit bien vite oublier les heures tragiques que nous venons de traverser. Ah ! si un camp similaire pour grandes personnes pouvait être installé dans les mêmes parages !...

(L'OPINION, 16 mai 1944.)

Moka-Lambic.

Ah ! vraiment on aura tout vu
Dans cette ère tourneboulée !
Parmi nous, qui donc aurait cru
Lorsqu'il dégustait sa bolée
Matutinale de café
Que l'on ferait des mécaniques
Tirant du grain de Santa-Fé
Tout un tas de produits chimiques ?...
O monde déséquilibré,
Cette trouvaille, tu la dois
Aux gens du Nord enténébré,
Car l'inventeur est Suédois !

Dites-nous ce que vous voulez :
Graisse ou pétrole ou caféine ?
Acétone ? Alcool à brûler ?
Du tanin ou de l'huile fine ?
C'est très simple dans tous les cas ;
Car, dans la machine nouvelle,
Vous collez un sac de moka
Et vous tournez la manivelle.
Puis, au bout de quelques instants,
Si vous guettez à la sortie,
Vous voyez — Ça, c'est épatant ! —
Apparaître cette chimie.
Et je n'ai pas du tout bluffé
En citant toutes ces matières.
D'ailleurs, mettez en marche arrière.
Il ressortira... du café !
C'est bien ici la seule chose
Qui soit de mon invention.
Il ne me semble pas que j'ose
Rien de très exorbitant. Non !
Car après pareille nouvelle
Annoncée à tout l'Univers,
Peu importe si je révèle
Que le truc fonctionne à l'envers
Aussi bien qu'il marche à l'endroit...

Ainsi, dans le café qu'on boit,
Que l'on croyait breuvage honnête,
Il y a tous ces poisons-là !
Quand il donnait mal à la tête
On attribuait toujours ça
Aux erreurs de la cuisinière :
« Anna ! je vous ai déjà dit
Que le quart de la cafetière
Est amplement ce qu'il suffit.
Je suis sujette aux insomnies.
Le docteur me l'a défendu. »

Ah ! Quelle toxicomanie
Guettait tous ceux qui en ont bu !
En l'exigeant assez tonique,
Ils ignoraient, ces imprudents,
Qu'ils se ravageaient le physique
Par l'acétone, évidemment !
Et tous les clubs de tempérance
Qui criaient : « Haro ! » sur l'alcool,
Et qui, croyant à l'abstinence,
En buvaient quand même à plein bol ;
De plus, ces anti-alcooliques
Ingurgitaient, sans s'en douter,
De l'infâme alcool éthylique
De la dernière qualité.

Enfin, le comble du blasphème
C'est que j'apprends que moi qui n'ai
Jamais pu posséder moi-même

Le tacot le plus usagé,
Ni la plus modeste bagnole,
A force de « jus » matinaux,
J'avais un dépôt de pétrole
Dans l'estomac et les boyaux !
Et j'étais — ô farce fatale ! —
Me croquant simplement un homme,
Une vivante succursale
De la Moka Pétroléum !...

Heureusement qu'un spécialiste
Avant hier m'a rassuré,
En me disant que l'on résiste
En inversant l'ordre créé
De divers saumâtres poisons.
Tu nous menaçais — c'est pas drôle ! —
Machine du Septentrion
Du café tirant un pétrole !
Le mal, je saurai l'étouffer
En faisant — aussi je rigole —
Du « pétrole » un pousse-café !...

(L'ACTION, 24 mai 1944.)

Le théorème de Fermat.

Le compte rendu de la séance du 21 avril 1944 du Conseil des Recherches Scientifiques de l'Indochine nous a appris que, parmi les communications présentées, se trouvait une démonstration du théorème de Fermat.

Si nos relations avec le monde extérieur étaient possibles, cette nouvelle ne manquerait pas de faire sensation dans tous les milieux scientifiques, et voici pourquoi :

Pierre de Fermat (1601-1665), conseiller au Parlement de Toulouse, eut de son vivant, et maintenant encore, la réputation d'être doué d'un génie le classant parmi les plus grands des grands mathématiciens. Son œuvre a ouvert, dans les différents domaines de la mathématique, des voies nouvelles dont l'exploration n'est pas encore achevée.

Seulement, Fermat était un dilettante peu communicatif. Il travaillait pour la propre satisfaction de son esprit, et ce n'est qu'après sa mort que l'on put, avec bien des difficultés recueillir quelques bribes

de son immense travail de découverte, parmi des correspondances incomplètes, des réflexions en marge de ses livres, des notes dont souvent les parties essentielles n'étaient pas consignées car l'auteur calculait trop aisément de tête.

Parmi les propositions très variées que nous savons attribuées à Fermat figure un théorème célèbre sur l'impossibilité de mettre la n^{e} puissance d'un nombre entier sous la forme d'une somme de deux puissances pareilles, dès que l'exposant n dépasse 2.

Ce théorème fait encore le désespoir des mathématiciens qui, malgré les ressources acquises par la science depuis Fermat, ne sont pas encore parvenus à le démontrer dans toute sa généralité ni à lui trouver des cas d'exception. Fermat a bien déclaré cependant en avoir conçu une démonstration admirable, mais, hélas, ses œuvres écrites n'en font pas l'exposé.

La torture des mathématiciens va-t-elle s'apaiser à la suite de la communication qui vient d'être faite au Conseil des Recherches Scientifiques de l'Indochine ?

Il n'est pas à la portée d'un profane de l'affirmer, car la théorie des nombres est un domaine abstrait et trop fermé pour permettre quelque familiarité avec elle sans de longues et arides études. D'autre part, nombreuses sont les démonstrations du théorème de Fermat qui ont été proposées et n'ont pas su résister à une critique attentive des spécialistes : le raisonnement mathématique est tellement délicat qu'une minuscule faille peut causer l'implacable anéantissement d'une théorie laborieusement édifiée et très séduisante au premier abord.

C'est pourquoi les initiés attendent avec la suprême impatience que donne la foi mathématique, la divulgation de la nouvelle démonstration, dont le succès parera son auteur d'une auréole suspendue durant trois siècles sur la tête des mathématiciens.

Et, en attendant de prendre notre part nationale de cette gloire espérée, félicitons-nous de trouver parmi nous, aux jours où le matérialisme risque d'altérer dangereusement notre culture, des esprits toujours friands de s'élever et de sonder avec talent et volonté le mystère de la Raison.

(COURRIER D'HAIPHONG, 25 mai 1944.)

LA VIE INDOCHINOISE

21 mai.

Dalat. — L'Amiral Decoux s'est rendu au cinéma de Dalat pour assister au gala de bienfaisance organisé par le lycée Yersin, au profit des victimes des bombardements du Tonkin.

22 mai.

Hanoi. — L'Administration des P. T. T. mettra en vente, dans tous les bureaux de poste d'Indochine, un nouveau timbre surchargé.

Il s'agit du timbre « Cité Universitaire », couleur carmin, de 6 cents, émis en juin 1942, qui portera dorénavant en noir la surcharge 10 c. + 2 c. La surtaxe de 2 cents sera, comme précédemment, perçue au profit de l'œuvre de la Cité Universitaire.

— Un concours pour le recrutement de cinq rédacteurs de 2^e classe des Services Civils de l'Indochine aura lieu en juillet prochain.

23 mai.

Hanoi. — Au cours d'une cérémonie solennelle, qui s'est déroulée dans les salons de l'A.F.I.M.A., M. le Résident Supérieur au Tonkin a remis à M. Lacollonge, commissaire général du Concours de l'Artisanat, la plaque de grand officier de l'ordre impérial du Dragon d'Annam, qui vient de lui être attribuée à titre exceptionnel.

24 mai.

Hanoi. — Le Conseil des Recherches Scientifiques de l'Indochine s'est réuni à la bibliothèque de la Direction de l'Instruction Publique.

Dalat. — L'Amiral Decoux s'est rendu au lycée Yersin pour inspecter les installations provisoires de l'école d'architecture. Il a constaté sur place les efforts réalisés pour permettre aux élèves de l'école, repliée du Tonkin, de poursuivre au mieux leurs années d'études.

25 mai.

Hanoi. — Le Conseil de Protectorat du Tonkin s'est réuni à la Résidence Supérieure.

— La région comprise entre Nam-dinh et Vinh a été bombardée et mitraillée, le 25 mai, par l'aviation sino-américaine. Deux enfants indochinois ont été tués par une rafale de mitrailleuse, sur un sampan, près de Nam-dinh. Il y a eu, en outre, trois blessés indochinois, dont une femme, dans les gares au sud de Thanh-hoa.

Saigon. — Le Gouverneur de la Cochinchine s'est rendu à l'hôpital Lalung-Bonnaire au chevet du brancardier volontaire Lê-van-Bong et du téléphoniste de l'annexe du port de commerce, Mai-van-Giat, grièvement blessés lors du bombardement de Saigon. Il leur a remis la médaille d'honneur en or qui vient de leur être décernée par le Gouverneur Général de l'Indochine, pour les récompenser de leur belle conduite.

26 mai.

Dalat. — L'Amiral Decoux a inauguré le cercle-hôtel du Service Géographique.

27 mai.

Hanoi. — L'épreuve écrite supplémentaire d'Histoire et de Géographie, instituée en 1944 à la 2^e partie du Baccalauréat pour les centres du Tonkin, est notée sur 10 et affectée du coefficient 1.

— Un concours spécial de secrétaires stagiaires des P. T. T. ouvert aux seuls candidats de race cambodgienne et de race laotienne, aura lieu le 4 septembre 1944, respectivement à Phnom-penh et Vientiane.

Dalat. — L'Amiral Decoux a visité divers aménagements en cours à l'intérieur de la ville de Dalat, notamment les logements récemment construits pour les fonctionnaires annamites des Travaux Publics et des P. T. T.

28 mai.

Hanoi. — Une exposition relative à la Pêche côtière a lieu dans les galeries de la Maison de l'Information.

Huê. — Une messe de requiem est célébrée en la cathédrale de Phu-cam pour le repos de l'âme de M. le Résident Supérieur Graffeuil.

29 mai.

Hanoi. — Mgr Jean-Marie Phung, évêque de Phat-diêm, est décédé le 28 mai 1944. Sa mort prématurée est douloureusement ressentie par la population catholique de Ninh-binh.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Christine, fille de M. et de M^{me} van Ryswyck (21 mai 1944) ;

Georges, fils de M. et de M^{me} Tisseyre (22 mai 1944) ;

Geneviève, fille de M. et de M^{me} Dancette (23 mai 1944) ;

Maurice, fils de M. et de M^{me} Lebruchec (20 mai 1944) ;

Yvette, fille de M. et de M^{me} Ruer (22 mai 1944).

COCHINCHINE

Marie, fille de M. et de M^{me} Dessoly ;

Lucienne-Arlette, fille de M. et de M^{me} Sinassamy ;

Pierre, fils de M. et de M^{me} Dubourg ;

Denise, fille de M. et de M^{me} Dang-van-Kiêt ;

Marie-Jeanne, fille de M. et de M^{me} Tourret ;

Jeanne-Lucie, fille de M. et de M^{me} Brouck ;

Michel, fils de M. et de M^{me} Rivera (14 mai 1944) ;

Marie-Joël, fille de M. et de M^{me} Baron (15 mai 1944).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. de Farcy avec M^{lle} Yvonne Servanin ;

M. Alfred Bonnel avec M^{lle} Tchong Pong Ing ;

M. Emile Parageos avec M^{lle} Hoàng-thi-Sâm ;

M. Pierre Delage avec M^{lle} Jeanne van Pétégem ;

M. Henri Vilar avec M^{lle} Elise Vanderhasselt ;

M. Charles Rossi avec M^{lle} Jeanne Badès.

MARIAGES.

COCHINCHINE

M. Edouard Hampartzoumian avec M^{lle} Jeanne Philippe (15 mai 1944).

DÉCÈS.

TONKIN

Mgr Jean-Marie Phung (28 mai 1944) ;

M^{me} v^e Antoinette Arnaud, née Povey (26 février 1944).

COCHINCHINE

M. Jules Caprini (14 mai 1944).

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ Directeur du Garage de la Gare, Hanoi. — Nous vous remercions très vivement de vos renseignements ci-dessous transcrits, qui intéresseront nombre de nos lecteurs qui, comme nous, ne savent comment venir à bout des floraisons de leur système pileux :

« Me référant au dessin humoristique de votre numéro 193 sur « la crise des lames de rasoir »,

» Je vous signale qu'il est possible de décupler la durée des lames genre Gillette en les affûtant par un procédé à la portée de tous.

» Il suffit de posséder un verre à apéritif ayant environ 70 mm. de diamètre intérieur.

» Ce verre peut être cylindrique ou légèrement conique.

» L'opération consiste à frotter les deux faces de la lame, l'une après l'autre, sur les parois intérieures du verre.

» On commence à faire subir à chaque face une dizaine de frottements alternatifs, dans un mouvement concentrique à la courbure du verre.

» Puis on enlève le « morfil » formé sur le tranchant de la lame, en continuant la même opération par deux ou trois frottements semblables sur chaque face mais en « guillotine » c'est-à-dire en imprimant à la lame un déplacement d'avant en arrière pendant la fraction de rotation à l'intérieur du verre.

» La pression à exercer sur la lame doit légèrement déformer celle-ci, mais sans exagération.

» Ces renseignements pouvant intéresser vos lecteurs, nous vous autorisons à le publier. »

~ P. S..., Hanoi. — Cet abonné nous adresse la lettre suivante qu'il nous demande de transmettre à « qui de droit » :

« ... N'étant pas technicien, je vais peut-être dire de grosses sottises, et les gens du métier ne manqueront pas de les relever. Tant pis. Si autrefois quelque chose était pourri dans le royaume de Danemark, on ne m'enlèvera pas de l'idée qu'il y a quelque chose de... moisi au Central téléphonique de Hanoi.

» Je me suis servi du téléphone manuel — quand il existait encore — à Paris et à Londres. Lorsque le numéro demandé ne pouvait être passé, le standard avertissait : « pas libre », ou « ce numéro ne répond pas ». A Hanoi, lorsque vous êtes supposé branché sur votre correspondant, on vous laisse tomber et nul ne se préoccupe de savoir si vous avez ou non votre communication. Bien plus — oh ! paradoxe — la téléphoniste, bien lunée parfois, vous demande gentiment si votre correspondant répond ou non. On pourrait supposer que celle qui établit les communications doit le savoir mieux que le malheureux abonné, seul au bout de son fil, tel le goujon au bout de la ligne du pêcheur.

» Pendant la communication, on s'intéresse à votre sort et l'on vous demande toutes les trente secondes si vous avez terminé, ceci tout spécialement quand vous êtes resté sans parler quelques instants (cas fréquent lorsque votre correspondant n'était pas à l'appareil). Il y a, ce me semble, un signal de fin de communication prévu : un tour de manivelle lorsque la communication est terminée. Tant que les interlocuteurs ne l'ont pas donné, celle-ci se poursuit, le contrat d'abonnement n'ayant pas prévu qu'il fallait parler, siffler ou chançonner son arrêt pour manifester son existence à la demoiselle du téléphone.

» Pour contrebalancer sans doute, après avoir voulu vous « couper » pendant que vous téléphoniez, on vous laisse « en l'air », ou bien branché indéfiniment sur votre précédent correspondant, alors que vous avez terminé. Vous pouvez alors rappeler et rappeler encore, tant pis pour vous, une à cinq minutes d'attente seront nécessaires avant d'obtenir un nouveau numéro.

» Pour éclaircir ce que le tableau aurait de trop noir, j'ajoute qu'il y a des matins bienheureux où une voix charmante vous répond : « Le 429 n'est pas libre, je vous le passe dès qu'il aura terminé », et où les conversations de la journée s'écoulent suivant un rythme harmonieux. Alors, pourquoi n'en est-il pas toujours ainsi ?

» Peut-être que les puissances qui président à nos destinées ne descendent pas jusqu'à ces humbles détails, le tableau de leur administration interposant le mol oreiller de la commodité entre le Central et elles. Cela nous amènerait à parler des standards privés. Ce sera pour une autre fois. »

~ L^r F..., An-khê. — Votre changement d'adresse a été effectué. Le numéro spécial sur l'« urbanisme » est épuisé. Nous regrettons, cher lecteur, que vous n'ayez pas signalé plus tôt que vous ne l'aviez pas reçu.

~ J. L..., Douanes Saïgon. — Indiquer ancienne adresse et envoyer 0 \$ 40 en timbres.

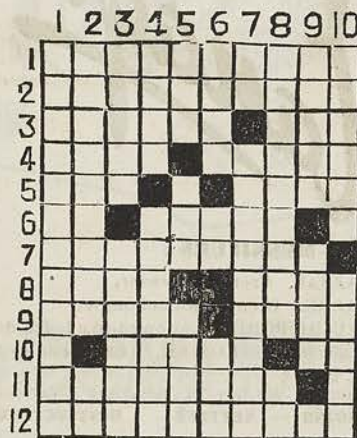
Recherchons n^{os} 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 132 d'Indochine.

Faire offre à la Revue.

Mots croisés n° 161

Horizontalement.

1. — Général romain mort à Antioche, empoisonné, dit-on, en l'an 19 après J.-C.
2. — S'y attacheront si étroitement qu'ils sembleront en faire partie.
3. — Peut être provoquée par la vue, l'odorat et le goût — Critique d'art français, né à l'île d'Azz, mort à Paris en 1874.
4. — Précédée d'une note signifie « placée » — Il le faut faire au porc, si l'on veut l'engraisser.
5. — Pronom au pluriel — Possède un édifice devenu accidentellement unique dans son genre.
6. — Occupe dans la police le même rang que dans la milice — Causa la mort de celle dont une particularité du visage eût pu changer la face du monde.
7. — Le grand soleil de l'horticulteur.
8. — Place forte et ville maritime africaine prise par les Français en 1831 — Pour le cultivateur c'est la moisson.
9. — Ce que désirent être souvent les femmes — Se gonfle à l'air, jamais à l'eau.
10. — Cheval anglais renversé — Symbole chimique.
11. — Dépouillées de leur enveloppe extérieure.
12. — Accusés de réception.



Verticalement.

1. — Pour arriver à le faire, M. Jourdain prenait des leçons de toute sorte.
2. — Certaine mondaine d'avant-guerre la voulait en argent ou même en or — Tête ou queue de mammifère du genre cachalot.
3. — Nom donné aux compagnons du Régent — Oracle brouillé.
4. — Clio ou Thalie — Droit féodal existant encore en certains pays de l'Europe mais qui fut aboli en France par l'Assemblée Constituante.
5. — Odin en est un Villi aussi — Ce que fit Henri III en décidant l'assassinat du Duc de Guise — Se rencontrent en sarcosporidie.
6. — Les âmes qui le sont bien, connaissent la vaillance avant les rides — Placez-y un fruit au milieu, vous aurez un physicien — Il lui faudrait une queue pour voir.
7. — Au milieu d'un département français — Inscriptions sur certains monuments particuliers.
8. — Aspirant à l'Ecole spéciale militaire — Se voient en tout sens.
9. — Comme les patinoires — Possédées.
10. — Mus par une sorte de ressort, ils se lèvent ou se baissent à volonté — Toujours creux mais pas profonds.

Solution des mots croisés n° 160

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	S	A	L	M	A	N	A	S	A	R
2	A	B	O	U	L	I	Q	U	E	
3	I	R	I	S	E		U		R	D
4	N	I	N	O	N		I	D	E	E
5	T		T	I	E	N	T			S
6	S	T	A	R		O	A	S	I	S
7	U	R	I		F	U	I	E		I
8	L	I	N	S		E	N	C	A	N
9	P	L	E	U	T	R	E	R	I	E
10	I	L		I	D	A		E	G	R
11	C	E	N	T		I	N	T	R	A
12	E	R	S	E	S		O	S	E	S

La *Table des matières* de l'année 1943, classée par auteurs et par matières, vient de paraître.

Elle est en vente chez nos dépositaires aux prix de 1 piastre.

La *Table des matières* de 1940 à 1942 inclus, déjà parue, est en vente chez nos dépositaires de Hanoi, Hué, Saigon et Phnompenh.

Nous recherchons les numéros 14, 15, 16, 19 et 20 de la *Revue Excursions et Reconnaissances*.

Prière faire offres à la Revue.

Tanagra

TANAGRA-MESSIFURS :

RAZRAS, Crème à raser,
NACRE, Crème adoucissante,
EAU DE BORÉE, Lotion contre le feu du rasoir,
ELIXIR CAPILLAIRE, Lotion contre la chute
des cheveux.

Une nouvelle Marque et pourtant bien connue.

SOINS — NETTÉTÉ — DISTINCTION

AU CINÉMA

MAJESTIC

SAIGON
HANOI

Les meilleurs films

dans les meilleures salles

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16^e arrondissement

:- Direction Générale à Saigon : 72. Rue Paul-Blanchy :-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifique

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

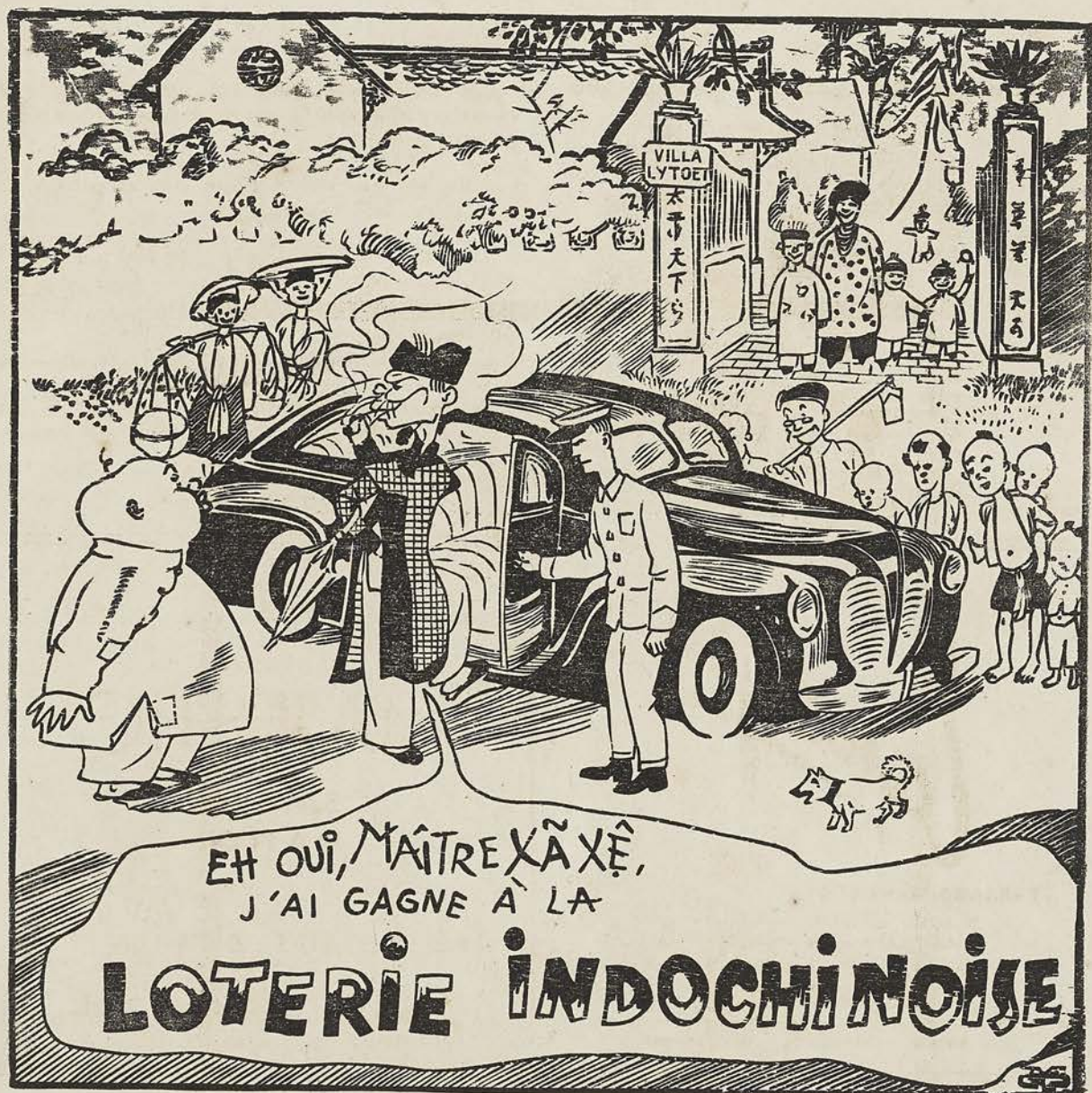
de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Imprimerie G. TAUPIN ET C^e



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, B^d Francis-Garnier, HANOI

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Etude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD
et dans les principaux centres du Delta.

IMPRIMERIE
TAUPIN & C^{IE}

8-10-12, RUE DUVILLIER - HANOI. TÉL. 147-148

= OFFSET =
PHOTOGRAPHURE
TYPOGRAPHIE
= RELIURE =

